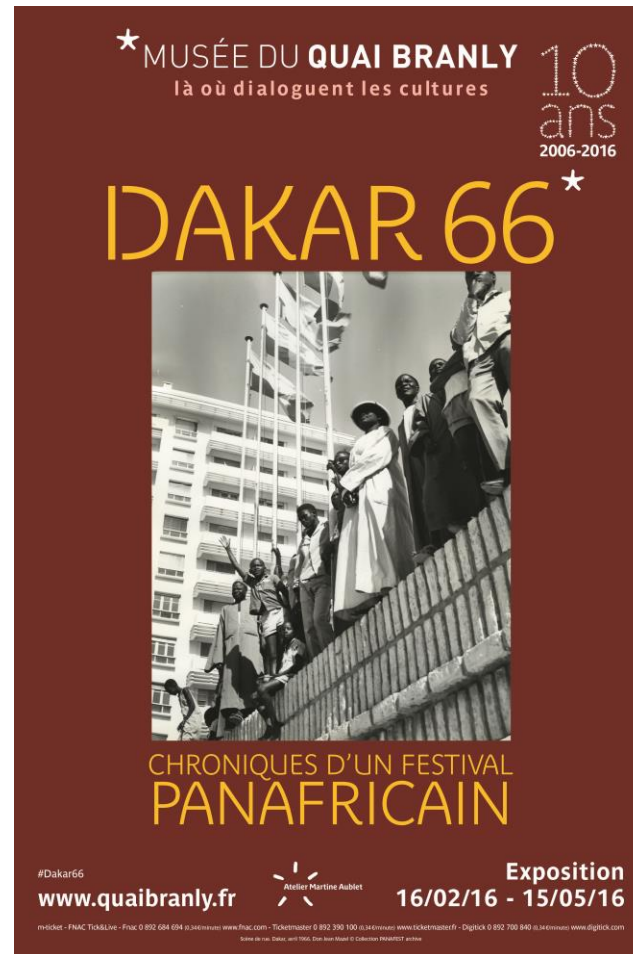


DAKAR 66

Chroniques d'un festival panafricain



Introduction

Du 1er au 24 avril 1966, Dakar fut le théâtre d'un événement qui attira des milliers de spectateurs venus du monde entier : le Premier festival mondial des arts nègres. Sous le patronage de l'UNESCO, cette vaste manifestation était organisée par l'Etat sénégalais et la Société africaine de culture, réseau international structuré autour de l'influente revue Présence africaine. Visiteurs et Dakarois purent assister à une multitude de spectacles, d'expositions, de conférences et de fêtes de rue, ainsi qu'à un défilé continu de figures politiques et intellectuelles. La concordance des dates du Festival avec celles de l'anniversaire de l'indépendance du Sénégal et des fêtes religieuses de l'Aïd el-Kebir et de Pâques contribua à l'effervescence du moment.

L'objectif était ambitieux : le Festival se voulait tout à la fois l'expression et le vecteur d'une société nouvelle aux prises avec les promesses des Indépendances africaines. Le projet avait pour socle la Négritude, philosophie proclamant l'autorité de la « culture noire » à l'échelle mondiale, élaborée dans les années 1930 et 40 et chère au président sénégalais Léopold Sédar Senghor, un de ses principaux architectes. Répercutée par de nombreux médias, la manifestation eut un puissant impact sur l'articulation d'imaginaires politiques au Nord comme au Sud du Sahara et bien au-delà, en Amérique du Nord, au Brésil et dans les Caraïbes. En pleine Guerre froide, le Festival fut aussi le théâtre d'affrontements à visée géopolitique, qui débordèrent le projet initial.

Cette exposition sur le Festival se présente comme une série de chroniques, chacune mettant en lumière un aspect différent de la manifestation. Ni rétrospective, ni commémoration, elle propose plutôt une déambulation en mots et en images le long de parcours émanant de sources diverses : organisateurs, participants, observateurs...

DAKAR 66

« Le festival de Dakar sera-t-il aussi le creuset où se reforge l'Afrique Noire de demain ? » se demandaient les journalistes d'Afrique Nouvelle.

C'est que Dakar avait fait peau neuve pour l'occasion : de vastes chantiers avaient été lancés, des quartiers entiers nettoyés, des complexes hôteliers et un musée construits, pour faire de la capitale sénégalaise une vitrine de la modernité.

Si l'on s'en tient aux rapports officiels, le président Senghor personnifia à lui seul le Festival. Via cet événement, il s'était donné pour but de sortir le concept de Négritude des livres afin d'en démontrer la portée pratique. « Pour la défense et l'illustration de la Négritude » : ainsi caractérisait-il avec gravité le projet dans son discours inaugural. Il entendait ainsi mettre à l'épreuve ce modèle philosophique, qui constituait à ses yeux tout à la fois l'expression de l'unité

culturelle africaine et le meilleur moyen de lui donner corps.

Le Festival, cependant, ne fut pas exempt de critiques : trop grande connivence entre le Sénégal et la France, jetant le trouble sur les revendications panafricanistes du projet et sur le renouveau qu'il était censé incarner ; définition restreinte aux enjeux culturels de la Négritude ; silence sur des mouvements anticoloniaux contemporains qui disaient une tout autre Afrique que celle mise en scène par le Festival. Ces critiques présageaient déjà une autre grande manifestation des années 1960 en Afrique : le Premier festival culturel panafricain d'Alger (1969). Là, les débats lancés à Dakar allaient s'articuler à ceux de la Conférence de solidarité des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine (Tricontinentale de la Havane, 1966).



Discours du président sénégalais, Léopold Sédar Senghor, et d'André Malraux, ministre français de la culture, prononcés à Dakar le 30 mars 1966, au cours de la séance d'ouverture du colloque « Fonction et signification de l'art nègre dans la vie du peuple et pour le peuple », organisé à l'occasion du Festival. Ces interventions furent diffusées en France le 4 avril 1966, au journal télévisé de 13 heures.

2'30

Festival des Arts nègres à Dakar. Institut National de l'Audiovisuel



« C'est pourquoi, aux hommes d'État africains qui nous disent : « Messieurs les artistes africains, travaillez à sauver l'art africain », nous répondons : « hommes d'Afrique et vous d'abord, politiques africains, parce que c'est vous qui êtes les plus responsables, faites-nous de la bonne politique africaine, faites-nous une bonne Afrique, faites-nous une Afrique où il y a encore des raisons d'espérer, des moyens de s'accomplir, des raisons d'être fiers, refaites à l'Afrique une dignité et une santé, et l'art africain sera sauvé ».

Extrait du discours prononcé le 6 avril 1966 à Dakar par l'écrivain Aimé Césaire, un des pères de la Négritude, au cours du colloque « Fonction et signification de l'art nègre dans la vie du peuple et pour le peuple ».

***Le Premier festival mondial des arts
nègres, film américain réalisé par William
Greaves (1926-2014)***

40'

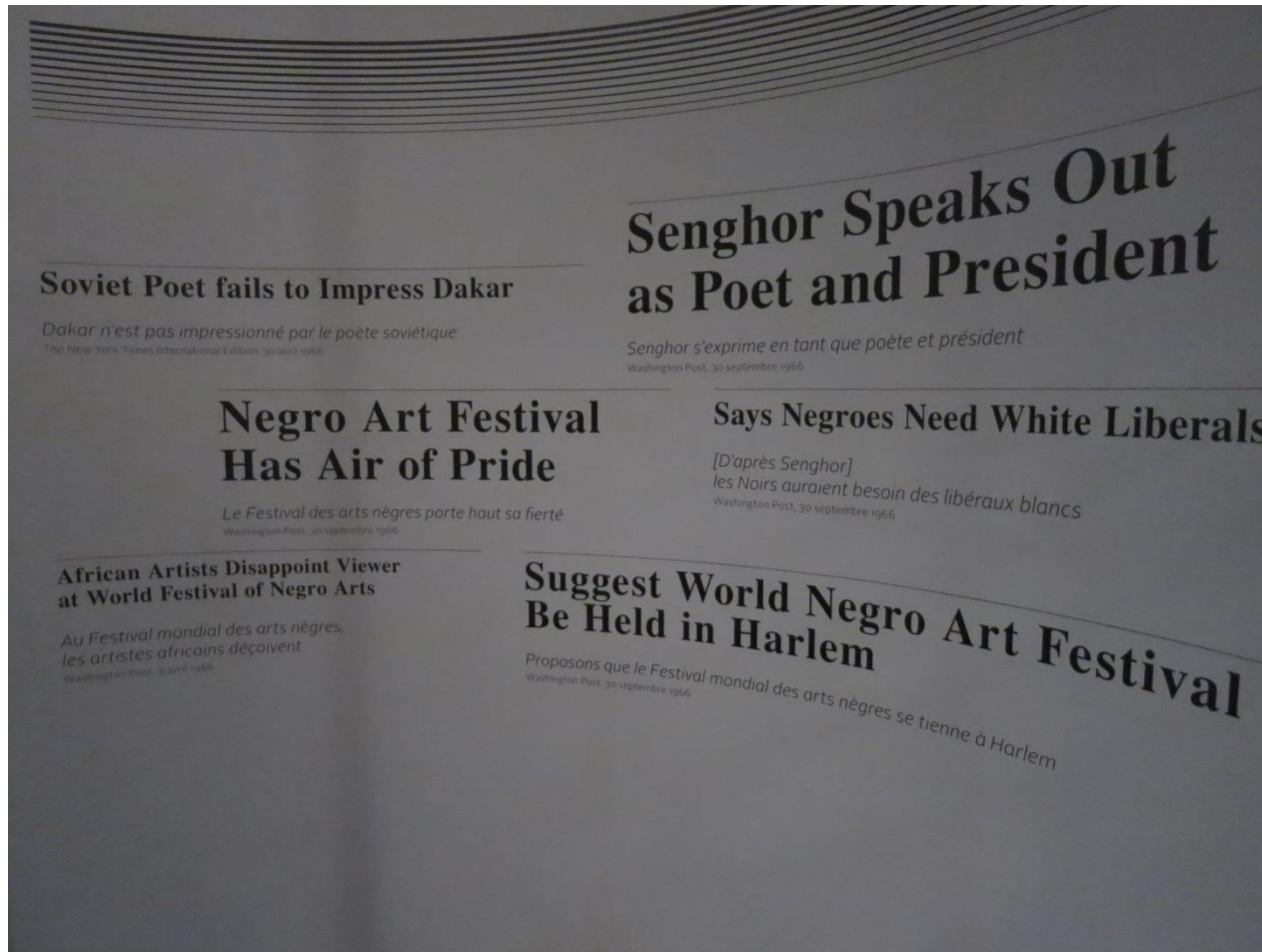
1968

William Greaves Productions

En 1968 sort un important film du réalisateur américain William Greaves, consacré au Festival. C'est une commande de la United States Information Agency. Fondé en 1953 par le président Eisenhower, cet organisme est une pièce maîtresse du programme mis en place par Washington pour promouvoir les intérêts des Etats-Unis à l'étranger, dans le cadre de la Guerre froide. Le film de Greaves est complexe. Centré sur la délégation afro-américaine au Festival, triée sur le volet par le Département d'Etat, il participe d'une campagne de propagande. Le film, en effet, sera montré à travers l'Afrique, afin de persuader les nations nouvellement indépendantes du continent que l'Amérique des années 1960 n'est pas un pays violemment raciste. Mais le film est aussi un pied de nez à cette représentation lissée des Etats-Unis. La commande était pour un court-métrage. Greaves s'empare du projet et produit un long-métrage dont le but, expliquera-t-il a posteriori, était de « faire enfin un film qui exprime une perspective noire sur la réalité ». Un pionnier du cinéma afro-américain, Greaves produisit au cours de sa longue carrière plus de deux cents films documentaires.



Regard de la presse mainstream sur le Festival





Pour les membres d'une certaine intelligentsia afro-américaine la manifestation organisée par Senghor se profilait comme lieu d'une rencontre cruciale entre Africains et afro-descendants

C'était le cas, notamment, du doyen des poètes Noirs américains, Langston Hughes, qui voyait un lien étroit entre le concept de Négritude et celui de Soul, fondamental à l'élaboration de la musique, de la peinture et de l'écriture afro-américaines au XXe siècle.

Cette approche, cependant, ne faisait pas l'unanimité. Pour un nombre important de penseurs et de créateurs afro-américains, la Négritude posait un problème fondamental : celui d'un regard essentialiste qui refusait de prendre en compte des dimensions politiques pourtant critiques.

Cette opinion, exprimée dans les années 1950 déjà par l'écrivain Richard Wright, détourna du festival de nombreux intellectuels afro-américains.

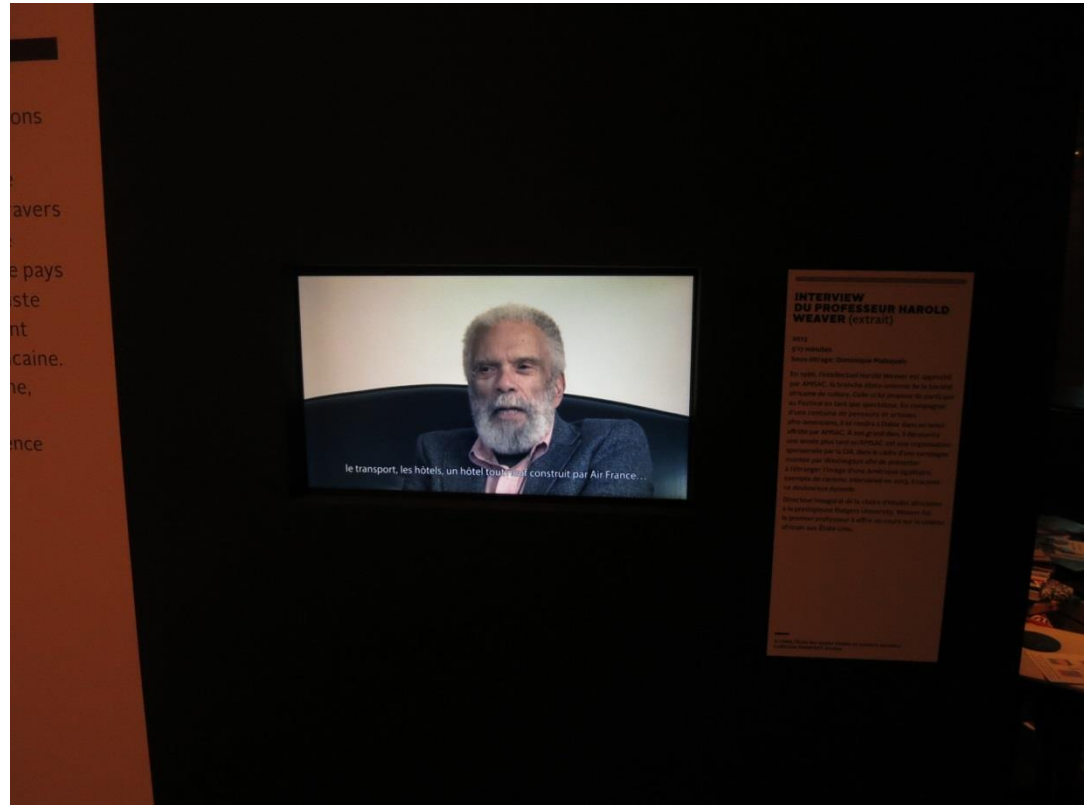
L'establishment blanc, lui aussi, avait ses opinions sur le Festival. Washington, en particulier, s'y intéressait, dans le cadre d'un programme né de la Guerre froide, visant à présenter à travers le monde une image des Etats-Unis comme un bastion de liberté - ce alors même que le pays était en proie à une violence ségrégationniste radicale. Dans cette optique, le Département d'Etat constitua une délégation afro-américaine. Triés sur le volet par une présidente blanche, ses membres furent choisis certes pour leur grand talent, mais aussi pour leur absence d'engagement politique.

Extrait d'une interview du professeur Harold Weaver (2013)

Collection PANAFEST Archive/ Sous-titres : Dominique Malaquais

En 1966, l'intellectuel Harold Weaver est approché par AMSAC, la branche états-unienne de la Société africaine de culture. Celle-ci lui propose de participer au Festival en tant que spectateur. En compagnie de quelque cent penseurs et artistes afro-américains, il se rendra à Dakar dans un avion affrété par AMSAC. A son grand dam, il découvrira une année plus tard qu'AMSAC est une organisation sponsorisée par la CIA, dans le cadre d'une campagne montée par Washington afin de présenter à l'étranger l'image erronée d'une Amérique égalitaire, exempte de racisme. Interviewé en 2013, il raconte ce douloureux épisode.

Directeur inaugural de la chaire d'études africaines à la prestigieuse Rutgers University, Weaver fut le premier professeur à offrir un cours sur le cinéma africain aux Etats-Unis.



RETOUR DE FESTIVAL



DIAPORAMA

Les clichés autorisés et officiels du Festival que l'on voit ici (noir et blanc) appartenaient à la collection de Jean Mazel, coordinateur et conseiller technique du Festival, nommé par Léopold Sédar Senghor. On y voit Senghor, l'empereur d'Éthiopie, Haïlé Sélassié, l'écrivain nigérian Wole Soyinka, Duke Ellington, la danseuse Katherine Dunham et des membres de la troupe Alvin Ailey, André Malraux... Ces images montrent aussi des spectacles, un événement son et lumière organisé sur l'île de Gorée, des vues de deux expositions : « Art nègre : sources, évolutions, expansion » et « Tendances et confrontations », des scènes de rue.

Les photographies en couleur ont été prises par Roland Kaehr. Kaehr était l'assistant du muséologue suisse Jean Gabus, un des commissaires de l'exposition « Art nègre » et le concepteur principal du Musée dynamique, lieu de l'exposition érigé spécialement pour le Festival.

Fonds Jean Mazel et fonds Roland Kaehr.
Collection PANAFEST Archive





Le 21 janvier 1966, le journal Dakar-Matin « Un hôtel flottant soviétique pour le Festival mondial des arts nègres ».

Quelques jours auparavant, le commissaire national du Festival et les autorités soviétiques avaient signé un accord pour la mise à disposition d'un paquebot de 750 places, le Rossia.

Quelque 700 touristes venus d'URSS assistèrent au Festival. Une soirée au théâtre Daniel Sorano, haut-lieu de la manifestation, fut consacrée à deux poètes soviétiques, Evgueni Dolmatovski et Evgueni Evtouchenko. Ce dernier avait été invité par Senghor lui-même, lors du premier séjour en URSS du président sénégalais (1963). Plusieurs africanistes de Leningrad et Moscou participèrent au colloque qui accompagna le Festival et le public pu visionner deux documentaires sur l'Afrique tournés par des réalisateurs soviétiques.

Le studio central d'Etat des films documentaires dispatcha une équipe de tournage pour filmer le Festival.

A bord du Rossia, les visiteurs étaient conviés à une exposition sur l'esclavage. Sans doute s'agissait-il par là de distinguer l'URSS, présenté de la sorte comme un pays qui, contrairement aux Etats-Unis ou à la France, n'avait pas eu, pour se construire, recours à la violence esclavagiste. De quoi, aussi, faire oublier une rumeur persistante venue du Musée dynamique de Dakar : l'exposition qui y avait été organisée pour le Festival devait inclure des objets prêtés par l'URSS, mais, en ouvrant les caisses, les conservateurs du musée n'auraient trouvé que des photos des objets en question...

Un film soviétique sur le Festival

Le film tourné par l'équipe de l'influent Studio central d'Etat reçut pour nom Rythmes d'Afrique. L'un des deux réalisateurs de ce long métrage couleur (chose rare à l'époque) était Leonid Makhnatch, membre d'une génération nouvelle de cinéastes soutenus par le pouvoir, qui visaient à renouveler les pratiques du documentaire. Makhnatch n'en était pas à son premier tournage concernant l'Afrique. Il avait déjà réalisé plusieurs films sur les liens entre l'URSS et l'Afrique, notamment L'Empereur d'Ethiopie en Union Soviétique, conçu à l'occasion de la visite de Haïlé Sélassié à Nikita Khrouchtchev (1959), et Bonjour la Guinée, documentaire officiel sur la visite de Leonid Brejnev à Sékou Touré (1961).

Rythmes d'Afrique fut projeté dans les nombreuses salles dédiées au film documentaire que comptait l'URSS. Ce genre de film pouvait aussi être diffusé à l'étranger, dans des festivals comme celui de Leipzig (RDA) ou encore dans les ambassades. L'objectif était de gagner de potentiels « pays frères » à la cause soviétique.



Rythmes d'Afrique, film soviétique réalisé par Irina Venzher (1903-1973) et Leonid Makhnatch (1933-2014)

Cadreur : E. Akkuratov et G. Serov

1966

52'

Produit par le Studio central d'Etat des films documentaires de l'Ordre du Drapeau rouge.

Collection PANAFEST Archive

Un important colloque accompagna le Festival ; tenu à l'Assemblée nationale, il avait pour thème « Fonction et signification de l'art nègre dans la vie du peuple et pour le peuple »

Ce moment clé de la manifestation s'inscrivait avec force dans la lignée des grandes conférences panafricaines du XXe siècle. Parmi celles-ci : le Congrès des écrivains et artistes noirs de Rome (1959), à l'occasion duquel fut lancé le projet d'un festival à visée panafricaine qui serait organisé régulièrement sur le continent.

Le colloque donna lieu à huit jours de débats auxquels prirent part écrivains, dramaturges, cinéastes, musiciens, plasticiens, danseurs, archéologues, conservateurs, historiens et ethnologues venus du monde entier. Des groupes de réflexion furent créés. Le programme était dense : « Significations et aspect historique de l'art nègre », « L'architecture et les arts appliqués », « Musique, danse, théâtre », « Cinéma », « Enseignement et diffusion des arts nègres » et « Préservation et conservation des œuvres d'art ».

Dans les résolutions finales du colloque est soulignée l'importance de « maintenir l'authenticité des arts nègres, sans les figer dans un conservatisme stérile et de les faire vivre dans une société moderne sans les dénaturer. Conscient que ce problème ne peut être résolu que par les artistes eux-mêmes dans la liberté indispensable à la création artistique, le colloque estime cependant qu'il est possible de créer des conditions favorables à l'épanouissement des arts nègres dans le monde contemporain [...]

»



Fonds Jean Mazel. Collection PANAFEST Archive

Listes des participants (non exhaustive)

Achille Louis T. (France)	Fraser Douglas (Etats-Unis)	Laude Jean (France)	Sall M. (Sénégal)
Adande Alexandre (Dahomey, actuel Bénin)	Goldwater Robert (Etats-Unis)	Leboeuf Jean-Paul (France)	Sembène Ousmane (Sénégal)
Argeliers León (Cuba)	Guèye Doudou (Sénégal)	Leiris Michel (France)	Senghor Léopold Sédar (Sénégal)
Association des Ingénieurs et Techniciens Africains	Hampâté Bâ Amadou (Mali)	Malraux André (France)	Sogodandji Martial (Dahomey, actuel Bénin)
Bakary Traoré (Sénégal)	Henries A. Doris Banks (Libéria)	Maesen A. (Belgique)	Soyinka Wole (Nigéria)
Bassori Timité (Côte d'Ivoire)	Hill J. Newton (Etats-Unis)	Maquet Jacques (France)	Tchernova Mme (URSS)
Bastide Roger (France)	Himmelheber Hans (Allemagne)	Massaquoi Fahnbulleh Fatima (Libéria)	Thomas N. (Sénégal)
Bebey Francis (Cameroun)	Holas Bogumil (Tchécoslovaquie, actuelle République Tchèque)	Maunick Edouard J. (Ile Maurice)	Traoré Bakary (Sénégal)
Belinga M.S. Eno (Cameroun)	Howlett Jacques (France)	Mbiti John (Kenya)	Gabre-Medhin, Tsegaye (Ethiopie)
Biebuyck Daniel (Etats-Unis)	Hughes Langston (Etats-Unis)	McEwen Frank (Rhodésie, actuel Zimbabwe)	Viera Paulin Soumanou (Sénégal)
Brierre Jean-Fernand (Haïti)	Kala-Lobe Ernst (Cameroun)	Memel-Foté Harris (Côte d'Ivoire)	Wade Abdoulaye (Sénégal)
Calame-Griaule Geneviève (France)	Kane Cheikh Hamidou (Sénégal)	Merriam A. (Etats-Unis)	Woda Z. (Tchécoslovaquie, actuelle République Tchèque)
Césaire Aimé (France)	Kandji Saliou (Sénégal)	Moore Bai T. (Libéria)	Zahan Dominique (France)
Chattopadhyay Mme (Inde)	Ki-Zerbo Joseph (Haute-Volta, actuel Burkina-Faso)	Mveng Engelbert (Cameroun)	
Copans Simon (Etats-Unis)	Keita Bouba (Mali)	Mvusi Selby (Kenya)	
Crowley Daniel J. (Etats-Unis)	Kulifai E. (Hongrie)	Niangoran-Bouah Georges (Côte d'Ivoire)	
Dadié Bernard (Côte d'Ivoire)	Lapassade Georges (France)	Njau Elimo (Tanzanie)	
Diakhaté Lamine (Sénégal)		Nketia Kwabena J.H. (Ghana)	
Diagne Pathé (Sénégal)		Ntahokaja J.B. (Burundi)	
Dieterlen Geneviève (France)		Obama Jean-Baptiste (Cameroun)	
Diop Alioune (Sénégal)		Olderogge Dmitri Alexejewitsch (URSS)	
Dittmer Kuntz (Allemagne)		Olusola Segun (Nigéria)	
Dunham Katherine (Etats-Unis)		Pankhurst Richard (Royaume-Uni-Ethiopie)	
Eyo Ekpo (Nigéria)		Pepper Herbert (France)	
Enwonwu Ben (Nigéria)		Piotrowski P.P.	
Fagg Bernard (Royaume-Uni)		Plass Margaret (Etats-Unis)	
Fagg William (Royaume-Uni)		Porter A. James (Etats-Unis)	
Fouda Basile-Juléat (Cameroun)		Ravelonanosy Mme (Madagascar)	
Fougeyrollas Pierre (France)		Razafimbalo M. (Madagascar)	
		Rouch Jean (France)	



LE 28 FÉVRIER 1966, UN MOIS AVANT L'OUVERTURE L'UNIVERSITÉ DE DAKAR ÉTAIT EN ÉBULLITION

Une centaine d'étudiants s'étaient mobilisés pour dénoncer le coup d'État contre le président ghanéen Kwame Nkrumah, qui avait abouti à sa destitution — coup soutenu par des intérêts néocoloniaux, mais sur lequel Senghor s'était gardé de prendre position. Cette manifestation annonçait le « 1968 sénégalais ». Les étudiants décriaient aussi les dérives autoritaires de Senghor, ses liens avec la France et le Festival, dont ils estimaient qu'il n'était réservé qu'à une petite élite.

Des prix prestigieux furent remis à deux de ses opposants les plus en vue, l'écrivain et cinéaste marxiste Ousmane Sembène, formé en URSS, et l'historien Cheikh Anta Diop.

Sembène reçut un prix pour son roman *Le Mandat*. Alors qu'il entamait une carrière de cinéaste, il fut aussi récompensé pour son premier long métrage, *La Noire de...* Les deux œuvres primées

questionnent les relations magnifiées des Indépendances, ses théories d'une Égypte arabe, était l'absent remarqué du c à l'occasion du Festival. On l de l'écrivain qui a eu le plus sur la pensée noire du xx^e siècle que mérite, mais qui pouvait une réparation et une recherche

EN 1966, AUSSI...

La manifestation du 28 février 1966 de l'université de Dakar (Sénégal) est une des premières du mouvement de contestation qui s'est développée dans les pays d'Afrique de l'ouest et du centre. Elle a été marquée par la présence de Cheikh Anta Diop, historien et philosophe, et de Ousmane Sembène, écrivain et cinéaste. Ces deux figures ont joué un rôle important dans la vie intellectuelle et culturelle du Sénégal. Le 28 février 1966, une manifestation a eu lieu à l'université de Dakar, marquée par la présence de Cheikh Anta Diop et Ousmane Sembène. Cette manifestation a été l'occasion de remettre des prix à deux de leurs opposants les plus en vue, l'écrivain et cinéaste marxiste Ousmane Sembène, formé en URSS, et l'historien Cheikh Anta Diop. Sembène a reçu un prix pour son roman *Le Mandat*, et a été récompensé pour son premier long métrage, *La Noire de...* Les deux œuvres primées questionnent les relations magnifiées des Indépendances, ses théories d'une Égypte arabe, était l'absent remarqué du c à l'occasion du Festival. On l de l'écrivain qui a eu le plus sur la pensée noire du xx^e siècle que mérite, mais qui pouvait une réparation et une recherche

Le 28 février 1966, un mois avant l'ouverture du Festival, l'université de Dakar était en ébullition.

Une centaine d'étudiants s'étaient mobilisés pour dénoncer le coup d'Etat contre le président ghanéen Kwame Nkrumah, qui avait abouti à sa destitution - coup soutenu par des intérêts néocoloniaux, mais sur lequel Senghor s'était gardé de prendre position. Cette manifestation annonçait le « 1968 sénégalais ». Les étudiants décriaient aussi les dérives autoritaires de Senghor, ses liens avec la France et... le Festival, dont ils estimaient qu'il n'était réservé qu'à une petite élite.

Senghor, quant à lui, quelques jours avant le coup d'envoi du Festival, augmenta le salaire des fonctionnaires.

Aussi, de prestigieux prix furent remis à deux de ses opposants les plus en vue, l'écrivain et cinéaste marxiste Ousmane Sembene, formé en URSS, et l'historien Cheikh Anta Diop.

Sembene reçut un prix pour son roman *Le Mandat*. Alors qu'il entamait une carrière de cinéaste, il fut aussi récompensé pour son premier long métrage, *La Noire de...* Les deux œuvres primées questionnent les relations néocoloniales et le récit magnifié des Indépendances.

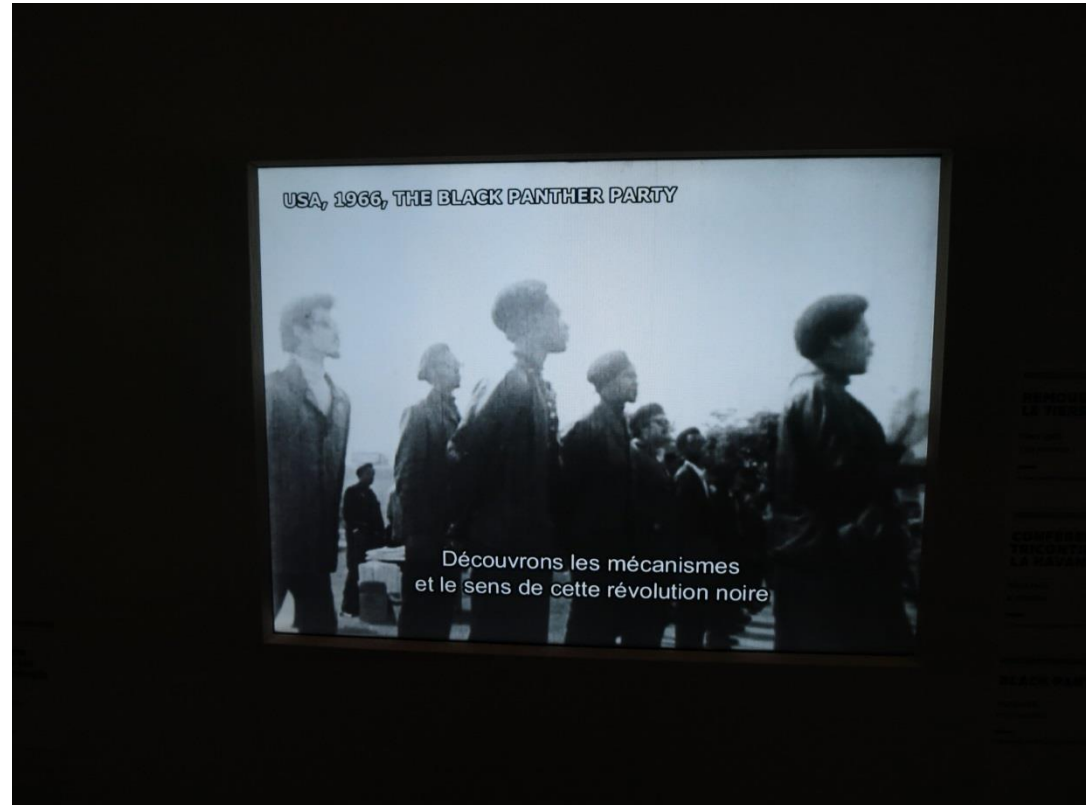
Diop, célèbre pour ses théories d'une Egypte antique noire, était l'absent remarqué du colloque organisé à l'occasion du Festival. On lui décerna le prix de l'« écrivain qui a eu le plus d'influence sur la pensée noire du XXe siècle » - prix plus que mérité, mais qui pouvait aussi résonner comme une réparation et une recherche d'apaisement

En 1966, aussi...

La destitution en février 1966 de Kwame Nkrumah, pionnier des Indépendances et du mouvement panafricain, s'inscrit dans une série d'événements qui ouvre une nouvelle ère de la période décoloniale, marquée par de nombreux coups d'Etat et par la montée en puissance des luttes anticoloniales dans les colonies africaines portugaises (Mozambique, Angola et Guinée-Bissau), dont certaines soutenues par Cuba.

Cette même année, Fidel Castro organise à La Havane une conférence de solidarité des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine (3-15 janvier 1966), rencontre connue sous le nom de Tricontinentale, où se retrouvent de nombreux représentants des mouvements de libération de ces trois continents, des observateurs occidentaux engagés dans la lutte anti-impérialiste et des personnalités officielles du bloc socialiste et de Chine.

Quelques mois plus tard, aux Etats-Unis, à Oakland, naît le Black Panther Party. Ce parti révolutionnaire, notamment inspiré par la pensée du psychiatre et essayiste Franz Fanon, estime que les Noirs américains sont un peuple colonisé. Solidaires des luttes de libération dans le monde, les Black Panthers proposent un programme en dix points et revendiquent le droit à l'auto-défense : « Si tu ne nous attaques pas, il n'y a aura aucune violence ; mais si tu nous violentes, nous nous défendrons nous-mêmes ». En 1969, les Panthers joueront un rôle important lors du Premier festival panafricain d'Alger.



CONCEPTION

Sarah Frioux-Salgas (Responsable des Archives et de la documentation des collections au musée du quai Branly) Dominique Malaquais et Cédric Vincent (coordinateurs de PANAFEST Archive)

CONCEPTION GRAPHIQUE

Corégone (Noémie Lelièvre, Arnaud Sergent)

PRODUCTION : DIRECTION DU DÉVELOPPEMENT CULTUREL

Direction : Hélène Fulgence

Coordination : Agathe Moroval

Production : Camille Godeberge

Régie des oeuvres : Marine Martineau

Production audiovisuelle : Marc Henry, Guillaume Fontaine

RÉALISATION

Agencement : BAREM

Conception lumière et éclairage : Mellot

Signalétique : L'Atelier

Installation : Version Bronze

REMERCIEMENTS

Centre National d'Art Plastique, Patricia Falguières, Éloi Ficquet,
Fondation de France, Béatrice Fraenkel, Blanche Grinbaum-Salgas,
Roland Kaehr, Bernard Knodel, Jean Mazel, David Murphy,
Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, Arghyro Paouri, Catia Riccaboni,
Harold Weaver, Maëline Le Lay